

Paul MATHIAS, *Qu'est-ce que l'internet ?*

Paris, Vrin, coll. Chemins philosophiques, 2009, 128 p.

Christine Chevret-Castellani



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/322>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.322](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.322)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 312-314

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christine Chevret-Castellani, « Paul MATHIAS, *Qu'est-ce que l'internet ?* », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 25 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/322> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.322>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Paul MATHIAS, *Qu'est-ce que l'internet?*

Paris, Vrin, coll. Chemins philosophiques, 2009, 128 p.

Paul Mathias, philosophe et Inspecteur général de philosophie, est un des pionniers, en France, de la réflexion sur l'internet. Nous lui devons d'avoir œuvré à la connaissance des livres du juriste Lawrence Lessig, mais surtout de situer des enjeux relatifs au *web* grâce à ses premières observations dégagées de tout *a priori* technophile ou technophobe. Dès 1997, les travaux du philosophe visent à interroger l'internet comme instrument de communication (*La Cité Internet*, Paris, Éd. Presses de Sciences Po, 1997). Dans cet ouvrage, Paul Mathias explique que l'observation de l'internet confronte à « l'expérience de la rationalité dans le partage de la parole, dans l'exposition de soi, dans la fragilité, et dans la vulnérable précarité de l'esprit » (Paul Mathias, 1997, p. 118). Ce concept de vulnérabilité sera développé par l'auteur dans son

Des libertés numériques (Paris, Presses universitaires de France, 2008).

Qu'est-ce que l'internet, paru fin 2009, se situe dans la droite ligne des travaux de *diktyologie* que Paul Mathias présente dans le cadre du séminaire animé au Collège international de philosophie, ainsi que sur le site qu'il a créé à cette fin de présentation (accès : <http://diktyologie.homo-numericus.net>). Répondant à la question induite par le titre, l'auteur a pour objectif d'élaborer une ontologie. En introduction, il rappelle que l'internet ne doit pas être confondu avec la Toile. Si le web se caractérise par une organisation non hiérarchique et hypertextuelle de l'information, l'internet se définit à partir des réseaux. Il renvoie à une expérience qui « se révèle clairement une expérience sémantique » (p. 11). Cette expérience procède également d'usages techniques. Or, la complexité des procédures informatiques et des protocoles la configure *a priori*. Ainsi les règles auxquelles obéit notre expérience nous échappent-elles, eu égard même à leur méconnaissance. Cette distorsion entre les contraintes techniques et les aspirations liées aux pratiques détermine une forme inédite de subjectivité.

À partir d'une démarche riche en concepts, Paul Mathias propose une *diktyologie*, une ontologie des réseaux. En effet, pour l'auteur, il s'agit bien de cerner ce qu'est le réseau. Pour ce faire, quatre types de conceptions de l'internet doivent être envisagées : l'hypothèse du service, le postulat de l'immersion, la conception dysfonctionnaliste et l'expérience des savoirs. L'hypothèse du service suppose une vision instrumentaliste qui réduit l'internet à un service et se préoccupe uniquement des usages (p. 28). Selon le postulat de l'immersion, la « pervasivité » des réseaux, c'est-à-dire un caractère ubiquitaire, affecte les pratiques privées et professionnelles ; elle suppose l'impossibilité pour chacun d'entre nous de prendre désormais de la distance (p. 33). Suivant une conception dysfonctionnaliste, l'internet ne peut exister que sous le mode du dysfonctionnement. Du point de vue de l'usage, le dysfonctionnel renvoie au bruit. De celui d'une *disponibilité* de l'information, il est lié à l'opérativité des machines ; de celui des ressources opératoires, les machines traitent une information dont l'origine nous incombe, sans que les modalités de sa construction nous soient connues (p. 42). Notre écriture ne peut exister que grâce à des processus et à des protocoles ; cependant, nous ne maîtrisons pas les règles du jeu. Selon l'idée d'expérience des savoirs, la « sérendipité » serait comme une intelligence à l'œuvre qui parviendrait à rejoindre quand même

l'incompréhension des procédures (p. 47). Ainsi finirions-nous toujours par accéder aux résultats des recherches sur les réseaux.

La thèse défendue par Paul Mathias repose sur l'hybridation des hommes et des machines concernant la production de discours. Si, par l'internet, les hommes sont pris dans des processus dont ils n'ont pas la maîtrise, ces processus sont des hybridations par lesquels nous existons (p. 56). L'auteur en tire trois conséquences : le réseau est interconnexions ; ces interconnexions ont des effets sémantiques qui relèvent davantage de la rhétorique que du dialogue intérieur ; celles-ci supposent la circulation au sein de laquelle notre expérience réticulaire va s'inscrire. Finalement, situer le cœur de l'internet, son point névralgique, oblige à tenter de circonscrire les interconnexions des nœuds du réseau : tentative prométhéenne autant que vaine entreprise.

La deuxième partie de *Qu'est-ce que l'internet?* est composée du commentaire de textes sur les rapports de la pensée et de la machine. Le premier passage commenté est extrait de *L'avenir de la pensée* de Vannevar Bush, publié en 1945 (« As We May Think », *The Atlantic Monthly*, vol. 146, 1). Il recouvre un développement autour de l'idée d'un dispositif qui permettrait la sélection intelligente de ressources documentaires, une machine appelée le *memex*. Il part d'un projet d'archivage documentaire dont les normes d'ordonnement ne seraient plus rationnelles, mais régies par la disposition sémantique des « objets de sens » déterminés par ce que la recherche exige elle-même (p. 82). Selon Paul Mathias, « la réflexion de Vannevar Bush a ceci de remarquable qu'elle évoque moins l'idée de l'archivage que celle d'une *construction sémantique* de son arborescence » (p. 90). Ainsi, pour Vannevar Bush, la machine ne se contentera-t-elle pas de reproduire les mécanismes de la pensée ; le document qui en émane exprimera lui-même une pensée. C'est bien d'une machine à penser, ou plutôt à produire du texte, dont il est question dans *Les voyages de Gulliver*. Dans « Voyage à Laputa » (Jonathan Swift, *Les voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Paris, Garnier frères, 1856), un procédé producteur de suites sémantiques semble dépasser les limites de l'esprit humain. Paul Mathias reconnaît dans ce texte de Jonathan Swift, tout comme dans celui de Vannevar Bush, une intuition fine sur ce que peut la machine. Le traitement de l'information que celle-ci permet désormais se présente comme une extension de la pensée (p. 125).

La réflexion ontologique sur l'internet, inhérente à la *diktyologie* de Paul Mathias, se révèle une entreprise originale et inédite. Elle est aussi courageuse. Paul Mathias est, depuis la fin des années 90, ce que Gilbert Simondon a été à la philosophie de la technique, à la fin des années 50. On regrettera alors le traitement un peu expéditif qu'il réserve aux sciences de l'information et de la communication, les accusant de véhiculer une vision instrumentaliste liée à l'intérêt porté aux usages de l'internet. En effet, pour l'auteur, leur méthodologie « ne fait que traduire dans le sabbir de l'Académie les usages de l'homme ordinaire et ses représentations de la réalité empirique et de la « vie » » (p. 28). Une démarche scientifique oblige effectivement à se contenter d'envisager l'internet du point de vue du phénomène, des discours et des usages, mais parce que celui-ci comme chose en soi se situe bien au-delà de toute connaissance possible. Il n'empêche qu'elle est en mesure de rejoindre la philosophie quant à la posture. Dans *La Cité Internet* ou, plus récemment, dans *Des libertés numériques*, Paul Mathias justifie l'observation de l'internet parce qu'elle revêt un intérêt particulier à cause d'une réputation des phénomènes sur le « réseau des réseaux » susceptibles de renvoyer à des pratiques erratiques et confuses. Or, cette observation n'est pas nécessairement déterminée par une conception instrumentaliste du support.

La fin de l'ouvrage mérite qu'on s'y attarde. Paul Mathias s'engage dans une réflexion sur les enjeux concernant l'« intelligence artificielle forte » (pp. 114-115). Par rapport à l'époque de l'hypothèse de la chambre chinoise de John Searle, époque où les opérations informatiques se ramenaient à des calculs syntaxiques – des mots traductibles en 0 et 1 –, les machines génèrent aujourd'hui des programmes requis par les situations. Sur ce point, Jean-Gabriel Ganascia (*Voir et pouvoir : qui nous surveille?*, Paris, Éd. Le Pommier, 2009) ajoute que la question n'est finalement plus de savoir si les machines sont douées d'une conscience, mais plutôt de quelle type de conscience elles disposent. Selon une « philosophie computationnelle », telle que celle qu'il développe, les progrès scientifiques permettraient de fabriquer des robots capables d'intelligence et de conscience réfléchie. Le débat sur l'intelligence artificielle est donc ouvert. C'est également à celui-là que l'auteur de *Qu'est-ce que l'Internet?* invite à participer.

Christine Chevret

ELICO, université de Lyon
christine-chevret@wanadoo.fr